

SÉMINAIRE 2019-2020.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XXXVIII. SÉMINAIRE : VUES É DONNÉES

« Mais l'Être — qu'est-ce que l'Être ? L'Être est ce qu'il est. Voilà ce que la pensée future doit apprendre à expérimenter et à dire. L'« Être » — Ce n'est ni Dieu, ni un fondement du monde. L'Être est plus éloigné que tout étant et cependant plus près de l'homme que chaque étant [...] »

Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, 1949

« La déconstruction, c'est la pulvérisation d'un socle spéculatif où la vie trouverait son assise, sa légitimation, sa paix. »

Reiner Schurmann, *Le principe d'anarchie*

Séminaire XXXVIII

Vues & données : tournant métaphysique

L'interprétation du concept de données suppose que nous soyons en mesure de proposer une interprétation du concept de « prises ». Il faut prendre dans le monde pour pouvoir le transférer en don ou en données. C'est cette relation occultée qu'il nous intéresse d'analyser à partir de l'hypothèse que la philosophie est une pensée du soin en tant qu'elle indique la nécessité d'une position vigilante sur les manières avec lesquelles nous prélevons et nous transformons en données. Il s'agira alors de penser, depuis les pratiques artistiques et visuelles, les

modifications de la métaphysique et des processus artistiques. Nous indiquerons alors une lecture qui permettrait à la fois d'interpréter le « tournant » de la pensée moderne et d'indiquer qu'une lecture de cette problématique se trouve en fait dès les début de la métaphysique occidentale comme une mise en garde à la fois de nos modes de captation du réel et de la réalité et de nos modes de stockage de ce que nous considérons être, pour nous, nécessairement fond et fonds.

•

Premier présupposé : prise et donnée

Pour pouvoir penser le concept de donné il est nécessaire de penser auparavant le concept de prise. c'est parce qu'il y a prélèvement qu'il peut y avoir transformation et donation. On ne peut donc penser la crise des données ou des *data* qu'à partir du moment où nous sommes en mesure de penser la crise du prélèvement.

deuxième présupposé : essence de l'être

Nous émettons l'hypothèse que la prise et la saisie pourrait être interprétées comme essence de l'être, à savoir comme le lieu depuis lequel l'être peut être. Autrement dit l'être ne peut advenir à l'être-là sans prise sur le lieu de son existence. Autrement dit encore cela suppose que depuis son mode d'existence l'être ne peut faire autrement que de transformer incessamment le lieu même de l'être : l'être-là dans son existence ne cesse de modifier la teneur du là : mais il y a alors deux problèmes : I. que se passe-t-il quand le lieu depuis lequel nous pouvons être est détérioré? II. que se passe-t-il

J. Marquès : je n'arrive pas à cerner la différence entre le *don* et la *donation*.

F. Vallos : Je propose la distinction suivante : le don est la situation qui permet le transfert d'un élément d'un être à un autre. Comme action immédiate et volontaire de donner. La donation est la contractualisation du don. Son devenir institué.

J. Marquès : Supposer alors que la détérioration est le principe de fonctionnement de l'être? Autrement dit penser :
> être qui est > vie
> prélèvement >

transformation > détérioration et donc > espaces et capacités restreintes à pouvoir être pour les êtres à venir (disons nos « enfants »)

F. Vallos : Oui j'émet l'hypothèse que la condition du vivant c'est sa propre détérioration. Or nous ne cessons de détériorer l'être de notre être. Autrement dit nous ne cessons de détériorer le lieu même où nous advenons et comme tu le dis Jean ou nous « adviendrons ».

Q. Fagart : Peut-être que pour ouvrir un champ théorique plus politisé il faudrait se poser la question de la « capacité de saisir » plutôt que de son besoin. Je suis très loin d'être spécialiste de la question, mais je tente quand même : non seulement les humains mais aussi les non humains « vivent » la prise comme une « capacité de », plus qu'un « besoin de », mais surtout, pour les non-humains, cette même capacité est délimitée par le champ des évolutions génétiques de chaque espèce qui module son espace de capacité. (je ne défends surtout pas l'eugénisme)
Peut-être que le vertige que ressent l'humain contemporain vis-à-vis de sa « prise » résulte de son affranchissement de la loi darwinienne du survivant.

L'homme étant désormais incapable de survivre, c'est à dire de traverser des crises et d'en réchapper. En niant les conditions de sa non-vivabilité, l'homme du XX^e s'est en effet privé de son propre rapport au vivant, soit de son âtre (qui est on a vu constitué par la détérioration inéluctable de toutes ses composantes).

Dès lors ce qui se manifeste dans la crise actuelle est surtout l'inadéquation de l'être et de l'âtre (en ce qu'il est un environnement qui vit aussi de la détérioration des humains eux-mêmes, soit de leur mort) sinon la faillibilité de l'existence humaine, dont la négation nous a conduit à adopter un schéma biomimétique mais forcément « hors-sol » puisqu'idéologiquement formulé comme un affront à la mort (schéma = on veut que l'homme cesse de mourir).

J. Marquès : mesurer = juger? (= définir le viable pour que l'être puisse être, et donc puisse prélever et donner?)

F. Vallos : Mesurer n'est pas « immédiatement » juger. Mesurer c'est proposer une manière de circonscrire quelque chose. Mais mesure est « médiatement » juger : à savoir il deviendra un processus de saisie des choses par la mesure instituée. Ce qui se tient entre mesurer et juger est le processus d'interprétation de fixation de cette interprétation. D'où à la fois la double crise proposer lors du colloque : celle de Hölderlin (il n'y a pas de don de la mesure) et celle de Nietzsche (ne nous est pas donné de savoir la formule de ce qu'il nous faut).

quand ce lieu devient occulte parce que la somme de ce qui a été produit et transformé en données le rend impossible et impraticable?

Troisième présupposé : *khrè*

La prise. Comment l'interpréter si elle est donc essence de l'être? Pour cela il faut se replonger longtemps auparavant, au VI^e siècle avant l'ère commune, dans la pensée de Parménide, depuis l'indication du cours de Heidegger en 1942 et particulièrement sur le fragment VI du poème. Il est écrit *khrè to legein te noien t'eon emmenai* que l'on traduit habituellement par *il faut penser et dire que l'être est*. Mais d'où provient ce *penser*? Il provient du sens que nous devons donner au verbe *legein*. Il ne signifie pas d'abord dire, produire un jugement, il signifie surtout collecter, prélever à partir d'un choix et à partir de l'épreuve du *khrè* à savoir du besoin. Pour que l'être soit il y a besoin de collecter puis de stocker ce qui a été collecté. Ce serait alors l'indication première de la pensée : avant d'affirmer qu'il faut dire et penser que l'être est, il faut dire et penser qu'il est, parce qu'il a besoin de collecter et de stocker. Si l'on suppose cette inversion, alors on suppose un premier tournant fondamentale dans l'histoire de la pensée : ne plus s'intéresser à penser que l'être est, mais s'intéresser à penser qu'il a besoin de saisir. Ce n'est donc pas un problème d'être mais d'avoir (autrement dit de donation). Si l'on relit ici l'indication hölderlinienne (*Turmgedicht*), s'il ne nous est pas donné une mesure ou une capacité de mesure, en revanche nous est donné un besoin de saisir. Ce qui est alors la tâche de la pensée est de comprendre comment saisir sans être en capacité de mesurer?

F. Vallos : Cher Quentin ton commentaire est complexe. D'abord préciser pourquoi j'emploie le terme « besoin » et

non « capacité ». D'abord pour la réponse que j'avais déjà faite, parce que besoin renvoie à l'idée d'un soin accordé par la saisie et par la prise. Capacité pour être le terme parfait puisque il provient du verbe latin *capio* qui signifie prendre, saisir. Cependant il y a dans le terme capacité une valeur morale et c'est justement cette interprétation que je voudrais éviter. *Khrè* désigne une prise comme soin et non une prise comme puissance. Et s'il faut le penser de manière politique il faudrait me semble-t-il justement surtout le penser depuis le besoin et non la valeur. Là encore la crise actuelle ne fait que le souligner.

Deux autres éléments de réponse : d'abord je crois qu'il faudrait effectivement définitivement s'affranchir de Darwin pour ne échoir systématiquement dans une penser de la puissance. Ensuite cela nous permettrait d'éviter de penser ce que nous sommes en terme de « survie » mais bien exclusivement en terme de « vie ».

Q. Fagart : Mais à mon sens on retombe dans une ornière morale en le pensant uniquement à la lumière du besoin, soit de la nécessité, qui est elle aussi circonstancielle et morale... J'ai le sentiment, (mais je me trompe peut-être) que penser cette question uniquement sous cet aspect relève d'une position

privé (intellectuellement et matériellement)... Du coup *khrè* comme un soin pour soi ou pour les autres, ou les deux à la fois?

F. Vallos : C'est précisément pour cela que je le pense comme « *be-soin* » : c'est son étymologie. Et une fois encore il faut impérativement faire la différence entre besoin et nécessité. Nécessité est pensée depuis la morale tandis que besoin devrait être pensé depuis le corps (autrement dit l'éthique).

J. Marquès : Au vue de la connaissance que nous avons de ce qu'il s'est passé dans le monde en tous temps, ces conditions ne seraient-elles pas finalement le constat d'une détérioration du monde? Ainsi l'être, en «étant», est vivant. Ainsi, il reconstruit sans cesse. Il prélève et donne. Donne à détruire, donne à prélever.

F. Vallos : Ta question Jean est particulièrement complexe. je dirai que nous nous sommes accordé la possibilité d'un excès de donation en vue de prélever.

Excès parce que cela excède au sens propre les conditions de notre vivant.

Cependant comme tout excès cela procède à une détérioration. En somme il faudrait procéder à une interprétation de cet *excès*. Ce qui signifierait alors que l'interprétation de l'excès signifie la connaissance historique.

Quatrième présupposé : *legein & logos*

Par conséquent *logos* (le substantif de *legein*) est donc le prélèvement. Il désigne ce besoin de prélever et de saisir. nous le nommerons à présent *traitement* et non raison. *Logos* est **une manière particulière de traiter le monde de sorte que nous prélevions pour tenir et soutenir les conditions du vivant**. Le logocentrisme ne désigne pas seulement le triomphe d'une rationalité, mais bien au contraire le triomphe d'une manière de prélever. Le travail de la pensée à consister à déconstruire pas à pas ce logocentrisme et d'en montrer la puissance d'anéantissement. C'est précisément pour cela qu'il faudrait convoquer non pas l'anthropocène, ni même exactement un chthlucène mais bien un *logocène* comme l'ère précise où nous avons traité le monde comme un stock et une capitalisation de sorte que nous avons détruit l'ensemble des refuges (des abris pour le vivant : la condition animale, la condition des travailleurs, la condition exillique, etc.) et l'ensemble de ce qui est nécessaire pour ce même vivant (à la fois en épuisant les stocks et en les contaminant). Nous avons donc supposé et choisi une manière particulière de traiter le monde : une saisie sans mesure.

Cinquième présupposé : *arkhè*

La donnée est une manière particulière par laquelle l'être stocke, conserve, archive, ce qui a été prélevé. En somme il s'agit d'une gestion complexe du prélèvement à partir de ce qui pourrait être nommé *arkhè*. *L'arkhè* est à la fois le principe d'ordonnancement de ce qui a été collecté et le principe et la production des valeurs qui permettent

en tout cas de le transformer en une «capacité de mesure» avec ses opérateurs propres.

Pour le dire autrement, quelle est la part de responsabilité de la philo occ dans l'instauration de ce type de préoccupation, ou même dans la volonté de remédier à ce type d'angoisse? Qu'est ce que cel reflète de manière anthropologique sur le monde grec d'avant EC, que cette manière de dévoluer la gestion des risques et de la préoccupation à des philosophes, soit des personnes précisément occupées à ne rien faire d'autre que de se préoccuper du monde. N'observe ton

pas là, dans cette position octroyée aux sachants, le germe du prétendu chiasme entre penser et agir?

J. Marquès : la « donnée » m'évoque « la peur », dans le sens « instabilité » du futur pour l'être avec les êtres »

l'ordre du classement. La donnée en cela réclame toujours plus à la fois d'espace pour se stocker et de puissance pour être appréhendée et maintenue. La donnée et la crise actuelle de la donnée sont précisément liées au présupposé 3 en tant que notre besoin de saisie est impensé comme mesure.

Sixième présupposé : philosophie & soin

Philosophie n'entretient pas vraiment une relation avec la sagesse mais avec le *soin*. Cette intuition provient d'une lecture moderne de la philosophie et d'une lecture moderne de la *meletè*. D'une préoccupation à un soin. Mais de quoi la philosophie est-elle préoccupée? Et quel soin doit-elle porter*?

G. d'Ablon : Est ce qu'on peut détailler un peu?

F. Vallos : Pour être plus précis, l'histoire de la pensée est centrée pour partie dans celle de la *meletè*, c'est-à-dire du soin comme occupation, l'exercice et l'étude. Le terme a encore comme valeur possible l'œuvre (voir le commentaire de Heidegger in *Nietzsche I*). D'autre part la fondation de la pensée platonicienne tient à la figure de Socrate qui fonde un *epimeleia seautou et heautou*, autrement un soin de soi pour un soin de autre. Enfin je renvoie au travail de Foucault sur cette question dans son séminaire et surtout dans le dernier *Le courage de la vérité*, donné en 1984, l'année de sa mort. La question de la *meletè* est plus que jamais d'actualité. Elle prend sens pour l'être

et pour le commun. Mais elle devient alors une essentielle question politique.

Q. Fagart : Mais dans ce cas, si l'activité de la philo est donc la préoccupation, soit l'anticipation, le terme Meletè reflète à lui seul le tort qu'a eu la philo platonicienne d'instaurer le besoin d'une mesure, ou, s'il était déjà conscientisé à l'époque,

établir une série de structure de mesures qui ont fondé ce qu'on appelle la métaphysique. C'est le travail de Heidegger dans la conférence de 1964 La fin de la philosophie. La philosophie dit-il, est une métaphysique qui s'est attaché à fonder l'étant dans l'être. Cette fondation suppose l'instauration de trois types de mesure : la causation, l'objectivation, la rationalité et la valeur. Et cela effectivement c'est le travail de la philosophie occidentale. Or j'estime que c'est cela qui fonde la séparation entre et agir (nous y reviendrons). Et uniquement cela. D'où la nécessité de penser une fin de la philosophie comme telle. Mais de penser une autre philosophie celle du soin et non pas de la fondation mais du partage des mesures.

F. Vallos : Plusieurs réponses à cela cher Quentin. D'abord la question de la mesure est aussi une nécessité pour penser le monde et surtout pour penser notre rapport à celui-ci. D'autre part l'expérience de la mesure est aussi nécessaire pour penser celle de la démesure (*Übermass* chez Heidegger et ce qui fonde le *thauma* chez les Grecs). Mais la démesure c'est aussi la cause premier de la destruction du monde : pour cela il faut une mesure. Nous y reviendrons. Par ailleurs la question de la mesure est centrale chez Platon parce qu'elle ouvre aussi à la possibilité d'échapper à la doxa (la fausse mesure fondé sur le faux jugement) qui dérègle le monde.

En revanche la philosophie occidentale va

* **J. Marquès** : peut-être que la notion de partage aurait sa place ici comme amorce d'élément d'hypothétique réponse à la question du soin et de la façon avec laquelle le vivant se manifeste auprès d'un semblable vivant dans le but de travailler à transformer (pour mieux les donner après) les éléments défaillants du monde. Le partage dans l'ordonnance des prises des bribes du monde; selon les dispositions et la disponibilité des êtres.

est la préoccupation principale de la philosophie. son travail. Sa tâche pour penser depuis Benjamin et Heidegger. Or puisque la pensée c'est intéressée exclusivement au fond et qu'elle a laissé ainsi le fonds, à la fois à l'espace économique et technique, s'opère donc une crise qui réclame un soin. Cette crise altère l'espace depuis lequel l'être se rend disponible et altère donc la disponibilité de l'être. En somme elle rend l'être disponible à la gouvernance et à la technique mais ne l'ouvre pas à se rendre disponible pour interpréter le fonds.

J. Marquès : Y-a-t-il là l'idée de sentir que le fonds contient quelque chose à exploiter comme on exploite les différentes couleurs sur une palette de peintre ? (sans limites connues)

J. Marquès : Pourrions-nous identifier ce qui est à disposition dans cet espace ?

Q. Fagart : La philosophie comme vigilance et donc comme gestion du risque avec un besoin d'effectivité m'effraie un peu, tu pourrais développer ? En tout cas, il serait intéressant de poursuivre les liens entre la question du soin et celle du risque (qui sous-entend une projection temporelle dans le futur. Soins = prévenir dégradation).

F. Vallos : J'ai posé comme hypothèse que la philosophie n'était plus la métaphysique consistant à fonder l'étant dans l'être mais consistant à penser l'étant dans le soin et la présence. En revanche je ne pose pas l'idée que la philosophie est une gestion du risque. Cela est le travail du politique. Nous sommes particulièrement dans des temps qui nous le rappellent. Mais la philosophie, la pensée, doivent interpréter ce qui périlleux pour l'étant et pour l'être. C'est

Neuvième présupposé : vigilance

La naissance de la philosophie advient dès lors qu'il faut penser cette crise de la disposition depuis la penser de l'épreuve de ce qui se manifeste. Crise qui nuit à l'existence et à l'expérience de ce qui se manifeste. La naissance de la philosophie correspond à l'épreuve de cette vigilance. La fin de la philosophie correspond à la conscience de l'inefficacité de cette vigilance.

Dixième présupposé : *pharmakon*

À partir de la philosophie s'ouvre une idée que sa tâche est une vigilance sur cette manière de prélever et de traiter. C'est précisément le rôle de l'enquête platonicienne sur nos manières de penser le monde. C'est précisément la double conclusion de Platon sur les dangers de la *doxa* et sur les dangers du *pharmakon*.

Onzième présupposé : occultation

À partir du *pharmakon* s'initie un processus d'occultation des conditions du vivant et d'occultation

cela la vigilance de la philosophie.

Q. Fagart : Peut-être qu'il serait nécessaire de remettre la question du « tournant » dans une perspective historique, qui serait celle, simple hypothèse, de la perpétuelle oscillation entre la prévalence du penser sur l'agir, ou l'inverse. En somme, nous serions depuis le début du 20e dans la « période » (au sens physique) d'une prévalence ontologique de l'agir et du faire sur le penser. D'où deux commentaires : à mon sens, trop insister sur la nécessité de l'agir peut constituer une erreur philosophique de « surcompensation » théorique de cet impensé,

et nous amener finalement dans les mêmes ornières desquelles nous essayons de nous extraire. J'ai le sentiment que ce dualisme stérile nous est offert précisément par ce même logocène que nous cherchons à déconstruire; Nous ne nous emparerions ici que des outils ayant déjà prouvé leur faillibilité.

De l'autre, cela devrait nous inviter à pondérer l'importance de ce dualisme pour plutôt le dépasser; l'image du Strudel de Benjamin est à mon sens emblématique et nécessaire pour comprendre l'interpénétration

et la récursivité de ces deux approches. J'ai le sentiment que dichotomiser ainsi l'agir et le penser correspond au sempiternel besoin de l'humain de compartimenter et de fragmenter pour mieux comprendre. (et la tout le

logocène occidental œuvre en ce sens : une fragmentation d'un tout en ses différentes parties, et la compréhension tronquée du tout que le recensement (partiel)

de ses parties autorise etc. peut être qu'un moyen de dépasser l'aporie éthique soulevée par cette pensée de la saisie serait de déplacer l'objet

de cette mesure : plutôt que de chercher la bonne mesure dans le monde pour savoir ce que j'ai besoin de prolever pour ensuite donner

(= suppression de la mesure projective du réel), en partant du principe que les individus savent déjà relativement mal ce qui est bon pour eux, donc encore moins ce qui est bon pour les autres, il s'agirait de savoir mesurer éthiquement ce dont

chaque individus à besoin en son sein, en son propre être.

A mon avis la tâche de la science ou de la philo, qui serait celle de mesurer l'être pour que l'être y soit bien, est une entreprise qui à la fois théoriquement (foi dans la pertinence d'une mesurabilité des choses) et pratiquement (outils techniques et technologiques de mesures) condamne fondamentalement l'existence d'un être adéquat pour l'être. La

question du soin comprend en son sein celle de la gestion du risque et de l'aléa. La question de la mesure est en effet celle d'une angoisse à propos de la détérioration, ou du risque supposé de sa dégradation. À nouveau, penser cette question de manière trop anthropocentrique est dangereuse à mon sens. La détérioration des espaces vivants n'est devenue problématique qu'à partir du moment où celle-ci menaçait l'existence humaine;

pendant les deux siècles précédant ça ne posait pas l'ombre d'un souci. Or d'après moi, la détérioration est déjà idéologique car tout dépend du point de vue sur ce qui est en train de se détériorer ou ce qui va l'être. Ainsi, elle n'est en fait problématique qu'au sein d'un environnement qui veut se conserver, se pérenniser. La prolifération des outils de mesure n'est finalement que le reflet du souhait d'un maintien, d'un dosage permettant une bonne « conservation » et préservation de l'être (ou de la société en général). Dès lors, si nous postulons l'évolution constante de nos environnements, évolution d'une telle complexité par les enjeux différents qu'elle mêle récursivement, qu'elle rendrait

de l'interprétation de la prise. Ce fondent alors une série de substitutions qui permettent d'occulter la consommation et les modes de prélèvement.

Douzième présupposé : le tournant
Heidegger nomme le tournant (*die Kehre**) cette manière avec laquelle nous devons accomplir une tâche qui consiste à cesser de tenter de penser l'essence de l'être et comprendre que nous n'avons pas suffisamment encore penser à savoir l'essence de l'agir**.

Treizième présupposé : la biomimésis
Il convient alors pour nous de penser depuis la modification des ces douze paradigmes en quoi cela change les modes de représentations. Ce que nous biomimésis serait une manière de s'intéresser à représenter non pas ce qui relèverait de l'être comme existants ou existences mais nos propres conditions de vivabilité, d'habitabilité et abritabilité.

17 mars 2020

incapable sa « juste » mesure, et donc sa nécessité inopérante. Il advient en effet un être ou l'être s'affranchit de mesure de son être car la seule mesure de son être (disons les limites physiques vie/mort) suffit à lui donner la conscience de l'être dans lequel il s'insère.

/

* G. d'Ablon : Question triviale : est ce que *Kehre* vient de la même base que *care*?

F. Vallos : Ce serait parfait mais non. Le terme *die Kehre* (<https://www.dwds.de/wb/Kehre>) provient d'un verbe qui signifie faire un tour. Imprimer un pli, un tour à son mouvement.

/

** J. Marquès : Très confus pour moi si quelqu'un peut expliquer.

F. Vallos : Pour cela il faut revenir à la première phrase de la *Lettre sur l'humanisme* de Martin Heidegger (1946) : « Nous ne pensons pas encore de façon assez décisive l'essence de l'agir (*Wesen des Handelns*). Or la philosophie s'est intéresser depuis le début à l'essence de l'être. La tâche nouvelle (tournant) qui nous incombe serait d'interpréter cette fois le lieu de l'agir.